

JOËL BASTARD

# MANIÈRE

récit

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### POÉSIE

#### *Aux Éditions Gallimard*

BEULE, 2000. Prix Antonin Artaud.  
SE DESSINE DÉJÀ, 2002. Prix Henri Mondor de l'Académie française.  
LE SENTIMENT DU LIÈVRE, 2005.  
CASALUNA, 2007.

#### *Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

POÈTES POUR LE TEMPS PRÉSENT, 2003. Présenté par Guy Goffette,  
anthologie (Folio junior).

#### *Chez d'autres éditeurs*

MÉMORANDUM DE PORCELAINÉ, Jacques Brémond, 1992. Prix Ilarie Voronca.  
LE TERME DU ROC, avec Bernard Sintès, Ficelle, 2000.  
AU DIRE DES PAS, L'Idée bleue, 2004.  
LA COMPAGNIE DES EAUX, Trident Neuf, 2009.  
ALL IS ONE, Le Miel de l'Ours, 2009.  
BAKOFÈ, avec Amina Benbouchta, Al Manar, 2009.

### THÉÂTRE

LES CHINCHARDS DE DOUARN, Passage d'encre, 2002.

### APHORISMES

#### *Aux Éditions Ficelle*

PAPILLOTES SANS CHOCOLATS, avec Luce Guilbaud, 2006.  
PAPILLOTES SANS CHOCOLATS II, avec Jean Chollet, 2008.

*Suite des œuvres de Joël Bastard en fin de volume*

## MANIÈRE



JOËL BASTARD

# MANIÈRE

récit

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

*Pour Dominique Scheid*

*Un grand merci à Irma Bracco  
et à Emmanuelle Pagano*



Vous ne m'entendez pas Myriam. Myriam.

Mais si. Pardon ma sœur. Je regardais dehors, c'est tout.

La chambre 27 n'a pas été vidée, dépêchez-vous.

Myriam tenait déjà un pistolet contre sa poitrine. L'on aurait dit qu'elle protégeait une colombe blessée. La chaleur de l'urine la réchauffait au travers de sa blouse blanche dans ce long couloir tout en vitres bruyantes et tremblotantes. Le froid passait en sifflant dans le mastic crevassé sur des carreaux opaques. Sœur Christelle avait posé sa main sur son épaule, comme elle le faisait souvent, pour tenter de sortir Myriam de ses rêveries. C'était là sa place habituelle, entre deux soins.

C'est monsieur qui pisse tellement. Il ne veut plus se lever.

Il ne peut plus Myriam.

Moi je sais qu'il peut mais il ne veut pas, il préfère que je lui glisse le pistolet sous les draps. À moi ça ne me dérange pas.

Sœur Christelle reprenait sans cesse et avec beaucoup de douceur les mots de cette jeune femme un peu perdue à sa fenêtre. La 27, c'est bien celle de monsieur Guille, le monsieur à la grande moustache. Il n'en porte plus d'ailleurs de moustache. Depuis hier, terminée la moustache. J'aimais bien voir la soupe faire des gouttes épaisses au bout de ses poils tout blancs. Cela faisait des paquets qui fumaient dans ses narines. Je suis sûre qu'il préférerait sa soupe avec ses poils dedans. Ça faisait plus soupe. Il a fallu que sœur Béatrice lui rase tout sous le nez. C'est faire du mal pour rien je vous le dis. C'est faire du mal à un monsieur qui préfère être debout. Myriam regardait toujours dehors en parlant à voix basse. Sœur Christelle l'aimait bien et la calmait comme elle le pouvait. Fais

attention à ce que tu dis. Je t'en prie, n'oublie pas. Un jour une mauvaise phrase t'échappera devant sœur Béatrice et ce sera terrible. On verra la croix du Dan trembler. À vingt-huit ans Myriam s'occupait à sa manière des vieux patients. De ces vieilles, très vieilles choses molles étendues dans des lits en fer, glacés comme les carreaux du grand couloir. Elle aimait bien sœur Christelle.

Je vais y aller à la 27, je vide ça et je vais à la 27, promis. Sœur Christelle retira la main de son épaule et laissa Myriam devant sa fenêtre. Durant tout ce temps, elle n'avait pas quitté des yeux le dos du jardinier. Sans âge le jardinier. Sous lui, le sarcloir va et vient entre les plantes. Butant les pieds de sauge, les pivoines, les œillets et cette plante qui a bien du mal à rester entre les murs. On ne connaît pas son nom. On sait seulement que chaque année pendant quinze jours, au plus, elle est belle, haute et jaune. Myriam le regarde, se repose sur lui, sur sa musculature. Il remet en place maintenant de la paille pour protéger ses plantations de l'hiver qui traîne encore ici, sous le Dan. Le soleil reste peu de temps au pied de la falaise. Ensuite, il va bien se redresser, ce laborieux jardinier, pour lui faire un signe de tête. Pour l'inviter dans le noir à la cochonnerie, par-derrrière. C'est plus facile de le faire par-derrrière, quand on le fait debout engoncés dans les fringues. Alors elle attend. Le pistolet

refroidit maintenant contre son ventre, pour en éloigner l'odeur âcre. Le clocher de Mouthier-le-Vieillard sonne une messe à laquelle sa mère n'ira plus. La grande porte de l'hospice s'ouvre sur un couple qui accompagne une vieille personne au chapeau bleu. Elle est si petite vue d'ici. Un bassin de lit en plus à nettoyer. Dans quelle chambre vont-elles la mettre. Le jardinier lève la tête. Myriam vide le pistolet dans les toilettes communes. Elle regarde les saletés humides sur le sol et tire la chasse en porcelaine qui brille dans l'obscurité. Ensuite seulement, Myriam descendra à la cave.

La lucarne donne sur les pieds des pensionnaires qui déambulent avec cannes anglaises et autres béquilles en bois. Jas, le jardinier, est assis sur une barrique au bord de la lumière. Les pieds dedans quand même. En attendant la petite, il fumait une cigarette au papier vert pâle. Myriam, devant lui, paraît minuscule même debout. Il jette sa cigarette dans une bouteille au fond liquoreux. Il soulève la jupe de Myriam et enfonce quatre doigts entre ses fesses pour l'ouvrir. Il déboutonne son pantalon qui tombe sur ses pieds, retourne Myriam les mains déjà sur la barrique. Il appuie de sa main gauche entre ses omoplates pour la pencher un peu plus en avant et enfonce son engin dans le bas de Myriam en lui disant dans l'oreille des bêtises et qu'il lui donnera après ça un paquet de cigarettes multicolores qu'il lui a acheté à Genève.

Encore des cadeaux. Jas se ruinait pour elle. À passé soixante ans, elle était sa dernière fantaisie avant les pissenlits. Il ne faut pas parler comme ça. Tous ceux qui viennent me mettre en bas, après ils vont voir les pissenlits. Il ne faut pas parler comme ça. Moi aussi j'aimerais aller à Genève. T'inquiète, je t'emmènerai voir le lac et les bâtiments qui brillent la nuit avec leurs grandes fenêtres jaunes comme de l'or qui se reflètent dans l'eau. Il y a des tapis rouges qui sortent des hôtels et descendent sur les trottoirs. Dans les jardins il y a des chevaux à pédales, pour les enfants, qui tournent dans les allées sous de très vieux arbres. Baisse ta jupe maintenant et ferme ta blouse, c'est fini. Tu peux encore me mettre tes mains et ton truc si tu veux. Je te dis que c'est fini. Remets-toi un peu on dirait un clown. Je pourrai donner les cigarettes à des copines. Tu peux, mais pas un mot sur nous. C'est un secret. J'ai tellement de secrets dans la tête que quelquefois j'ai peur. Ils pourraient tous sortir sans le vouloir. Ma mère, elle m'en a laissé plein des secrets. Elle me disait, je te les donne, ils sont seulement à toi. Garde-les toujours au fond de toi. Et maintenant je ne sais plus quoi en faire. C'est malin. Quelquefois aussi, je me demande si ce que je pense, ça fait pas partie d'un secret que je ne dois pas dire. Que je ne dois pas penser non plus. C'est le plus dur, ne pas penser à un secret. Alors souvent j'ai du mal à respirer. Quand j'étais petite et que je rentrais dans une pièce, tout le monde se taisait. Je voyais bien qu'eux aussi avaient un secret. Ils

me regardaient tous avec des yeux tristes. Ma mère continuait à parler fort. C'était son goitre qui la faisait parler comme ça. Il était énorme et il coulait sur le col de son tablier. Je ne sais pas trop ce qu'elle racontait. Je regardais son goitre qui tremblait à chaque mot. Quand quelqu'un parle fort comme ça, on ne comprend pas tout. C'est comme si les mots étaient éclatés. Qu'il n'y avait plus rien dedans. Comme si c'était seulement de la peau qui fait du bruit. Les autres ils bougeaient la tête d'un côté et de l'autre avec des soupirs. Je répétais leurs soupirs pour discuter avec eux mais alors là, ils se taisaient totalement, d'un seul coup. Avec toi, ce n'est pas pareil. Je peux parler. Tu m'écoutes et je comprends tout ce que tu me dis. J'aime bien, parce que tu parles lentement et tu dis des choses importantes.

Jas se ralluma une cigarette jaune cette fois-ci. La fumée s'étala au plafond de la cave comme une flaque bleue. Myriam aimait l'odeur et le bruit de la cigarette. Pour elle c'était Jas. Le jardinier qui ne parlait à personne et qu'elle avait apprivoisé. C'était son oiseau. Cela le faisait sourire.

Tu es mon oiseau. Quand je te regarde de ma fenêtre là-haut, entre deux chambres à faire. Je regarde mon oiseau qui picore la terre et je sais ce qu'il me fera quand

je descendrai à la cave. Vite fait bien fait. J'y pense et je suis heureuse car tu m'attends en fumant une cigarette, les yeux sur le parc et avec ton engin tout dur qui veut me mettre au fond. Myriam, tu ne devrais pas parler ainsi. Mais si, mais si, je parle ainsi. Je parle ainsi, mais si mais si. Tu veux que je parle comment. Avec toi, je peux parler de tout ce que je pense. Un jour il faudra quand même que tu installes le chauffage dans notre jolie cave. Je mettrai des rideaux aux crochets de la lucarne. Tu t'installeras dans ton fauteuil en peau de vache pour fumer et moi je ferai cuire de la viande sur une gazinière toute blanche. Après le repas, au café, je te lirai des magazines sur les gens qui en savent plus que nous et qui ont de beaux visages. Le nez, la bouche, tout est bien fait chez eux. Ils ont des cheveux qui ressemblent à de la lumière. Ils ont beaucoup de cheveux, nous, on en a jamais assez. Quand ils marchent, on dirait des gens qui t'aiment au fond des yeux. Hier, j'ai lu qu'une comédienne s'était mariée avec un vrai prince. Chez nous, c'est tout faux. Le vrai, eux, ils l'ont. Évidemment, ils l'ont. Le vrai est à eux, c'est normal puisque nous on n'est rien. Bon, moi j'aime bien être rien. Ça ne me dérange pas. Je ne pourrais pas faire ce qu'ils font. Je n'ai pas la tête pour. Pas assez d'école et papa claquait trop la langue tout le temps pour m'apprendre des choses. On ne comprenait rien à ce qu'il disait. Il n'était jamais sorti du Vernant, un village tout en longueur à trente kilomètres d'ici. Toussainte y vit toujours. Et puis maman

était trop grosse. Je sais pourquoi elle était trop grosse mais quand même. On ne peut pas être gros comme elle quand on marche devant les gens qui sont venus pour vous voir et pour vous applaudir. Cette princesse, elle est tombée amoureuse tout de suite. C'était dans un cocktail pour faire de l'argent pour les malades. Heureusement qu'ils pensent à nous. Maman gardait tous les magazines. Ils étaient rangés dans la cuisine en bas du buffet. Oh la la ce buffet, il me faisait peur tellement il y avait de choses dedans. Tellement d'histoires, c'était comme avec les secrets. Quand je l'ouvrais, quelquefois, j'avais du mal à respirer devant toutes ces histoires. Je me mettais à genoux sur le lino et je choisissais quelques numéros. Je les connaissais par cœur. Ça faisait rire maman. Et quelquefois je lui récitais des pages. Vas-y ma pauvre. Récite encore.

Tu es vraiment ma pauvre à moi. Elle le disait avec sa grosse voix, ma pauvre à moi. Sa voix rentrait dans le placard et restait au fond, mélangée avec les photographies sur les couvertures. C'était bizarre. Quand je l'ouvrais le lendemain ou plus tard, j'entendais encore sa voix qui grognait à l'intérieur. Il y avait sa voix derrière moi et presque la même devant, dans le fond du bois, derrière les magazines empilés. C'était comme une chose sans maman. Mais la chose après ne sortait pas. Elle ne ressortait jamais. J'avais beau reprendre des magazines,

la chose grossissait sans sortir comme maman derrière moi. La chose était épaisse, elle était comme dans mes mains. Elle gonflait. Jas écoutait Myriam sans dire un mot. Il regardait toujours dehors les jambes qui passaient devant la lucarne. Il essayait de deviner à la couleur des chaussettes ou des bas qui se promenait en cette fin de matinée à petits pas de rien du tout dans les graviers. Il pouvait voir aussi la moitié d'un banc à une vingtaine de mètres au bord de l'allée. Une branche commençait à gêner ceux qui se reposaient face à la lucarne et au grand mur du sombre couvent des sœurs clarisses. La cloche de la chapelle sonnait la messe de 11 heures. Myriam se tut, Jas jeta son mégot dans la bouteille enfumée. Ils quittèrent sans un mot la cave. Tout d'abord Jas, avec une scie pour éliminer la branche au-dessus du banc. Quand il passa devant la lucarne dehors, il fit semblant de s'essuyer les souliers sur une pierre, c'était le signe, le chemin était libre. Myriam put sortir sans crainte d'être vue, avec un secret supplémentaire qu'elle rangea avec tous les autres.

Elle rejoignit directement la 27, le pistolet vide, pour s'occuper de monsieur Guille. Il aimait bien qu'on lui passe un gant d'eau de Cologne sur le front, le cou et les épaules. On lui avait interdit de se lever. Matoche, l'infirmier préféré de sœur Béatrice, le sanglait la nuit et même parfois le jour lorsqu'il jugeait que monsieur était

trop agité. En lui disant que ce n'était pas la peine de gesticuler et de hurler, c'était lui qui décidait. Sous chaque lit un seau d'aisance devait être en permanence vide et javellisé. C'était entre autres le travail de Myriam et celui de Safoura, une jeune femme du Mali. Myriam avait remarqué que des gens l'embêtaient un peu dans la rue ou au marché. Surtout au marché, les gens riaient. Mais à l'hôpital, au bout d'un certain temps, tout le monde l'aimait bien. Faut dire, qu'elle était bonne. Elle posait ses mains sur les vieux et tous roucoulaient. Ce n'était pas comme la main de sœur Christelle sur mon épaule, une main de plume. Une main pour s'envoler si on avait de la force. Les mains de Safoura c'était pour rester là avec les autres. C'était pour ne pas trop s'en faire, du mouron et autres mauvaises pensées. Quand un enfant ne passait pas voir sa vieille mère ou son vieux père qui ne bougeait plus dans un fauteuil eh bien Safoura, elle traversait le couloir, en remuant tout l'air avec sa peau noire et sa blouse blanche, pour s'en occuper. Elle était grosse mais pas comme maman. Elle portait son poids comme si c'était rien et elle posait ses mains sur tout le monde. Elle frappait les coussins de toutes les chambres et de tous les fauteuils en faisant du boucan. Elle chantonnait des histoires à elle, des histoires de loin. Avec dedans des hippopotames, des singes et des margouillats. Des bêtes que l'on voit à la télévision chez Frédéric Rossif. Safoura, elle dit que la télévision c'est quand les bêtes n'existent plus. Moi, je ne sais pas. J'ai du mal

à regarder la télévision. Je la regarde beaucoup quand je peux mais j'ai du mal. Cela va trop vite pour moi. Il y a plein de choses que je ne comprends pas. Les blagues. Les blagues vont si vite. Safoura, ce qu'elle aime à la télé, c'est les histoires d'amour. Elle se régale avec ça. Souvent elle s'assoit avec les vieux. Elle tient la main de quelqu'un qui a mal et elle regarde un film avec dedans des gens qui rouspètent ou qui s'embrassent. Pendant le film, elle se lève pour caler une tête qui cogne sur le fer d'un siège ou pour donner de l'eau à un vieux monsieur qui bave. Ce n'est pas grave de baver, ce que je n'aime pas, c'est quand ils pètent. Ils pourraient péter moins fort. Ça se fait pas devant les autres. Devant des femmes. Bon, je connais des femmes qui ne se gênent pas non plus. Safoura, on dirait qu'elle ne les entend pas. Quand elle a fini d'arranger tout le monde, elle retourne s'asseoir et prend une autre main, en général celle qui tremble plus que les autres. Elle a l'œil sur tout et on dirait qu'elle ne fait rien. Moi je sais que je ne fais pas grand-chose mais je le fais tout le temps.

Je vis ici, c'est facile pour moi. Ce que je ne fais pas maintenant, je peux le faire quand tout le monde dort. Jas, lui, il dort en haut du Dan. C'est comme une cabane où il habite. Un petit chalet qu'il a bricolé avec des amis. Il vivait là avec sa femme. Sa femme elle n'aimait pas cette maison. J'aimerais bien que Jas m'invite là-haut et

qu'il me dise après la cochonnerie de rester près de lui. Mais il ne me dit rien. Je crois que sa maison c'est celle que l'on voit entre les deux cheminées au-dessus de la fromagerie Deconin. Ce serait plus facile pour moi de faire cuire de la viande et de ranger mes affaires. Dans un chalet, ce qui est beau c'est la vue dehors et les placards dedans. Il ne vient jamais dans ma chambre, j'aimerais qu'il la voie. Je lui montrerais tout. Je l'aime bien cette chambre parce que j'ai une toute petite armoire en tôle verte avec mon nom dessus, un lit, une chaise et une table. J'oubliais la commode en bois noir. Je cache mes revues sous le lit. Les vieux quand ils ont fini leur lecture, ils s'en débarrassent. J'en ai plein. Ils savent que je les garde toutes pour les apprendre. Maman a vu ma chambre avant de partir dans le cimetière. Sœur Béatrice l'a poussée dans un fauteuil roulant pour lui montrer où j'allais vivre après et puis elle lui a dit en sortant, elle sera bien là, avec nous. Ne vous inquiétez pas madame Larange. Votre fille sera entre de bonnes mains. On l'occupera comme nous pourrons. C'est sûr que depuis, elles m'occupent. J'en vois de toutes les couleurs avec les gens d'ici et c'est folklorique. Maman, ce qu'elle aimait bien dans ma chambre, c'était la fenêtre qui donne sur la rue Mirule, au-dessus de la grande porte. C'est au milieu de la rue qu'on vivait toutes les deux avant de venir à l'hôpital. L'escalier en pierre était magnifique avec de la mousse dans le coin des marches. C'était dur pour maman de monter là-haut. Elle appuyait sur ses genoux

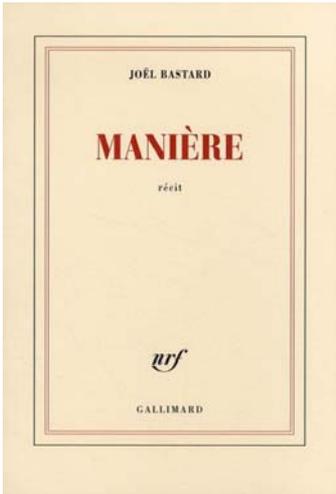
*Achévé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 8 octobre 2009.  
Dépôt légal : octobre 2009.  
Numéro d'imprimeur : 74473.*

ISBN 978-2-07-012689-7/Imprimé en France.

170261

# Manière

## Joël Bastard



Cette édition électronique du livre *Manière*  
de *Joël Bastard*  
a été réalisée le 10/11/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en octobre 2009 (ISBN : 9782070126897)  
Code Sodis : N32333 - ISBN : 9792070286743